

DÉSERTEURS ET FUYARDS – TÉMOIGNAGES BYZANTINS INAPERÇUS SUR LA ROMANITÉ ORIENTALE

TUDOR TEOTEOI

«Le Seigneur a montré même de nos jours qu'il n'abandonnerait pas ses saints, en protégeant de sa grande et puissante main la vie de ta sainteté». C'est de cette manière, un peu *ex abrupto* que l'auteur, St. Basile le Grand, commence le texte de cette lettre adressée à son ami et «compagnon d'idées» (*homopsychos*) Eusèbe de Samosate, exilé alors dans une région de l'Empire romain qui malheureusement n'est pas précisée par le texte de l'épître. Assez souvent, la Correspondance de St. Basile laisse le lecteur flotter dans l'incertitude, surtout quand il s'agit de donner à celui-ci la description de certains détails souhaitables pour la reconstruction exacte des faits et des circonstances narrées par lui. C'est de cette manière que ce fardeau de la rhétorique s'affirme et va se renforcer dans la nouvelle création chrétienne qui sera celle de Byzance. Dans ce processus, l'apport de Basile le Grand s'avère vraiment considérable, et dans plusieurs directions, dont il revient encore à l'avenir la tâche de les tirer au clair.

Pour l'évolution future des choses de Byzance, il a fait une belle figure d'éclaireur des voies à suivre, surtout si l'on met à côté de ses adversaires, païens et à plus forte raison chrétiens. En connaisseur et amateur d'affirmations paradoxales, l'historien André Piganiol dressait un portrait élogieux à l'adresse de Julien l'Apostat, en le plaçant au-dessus d'un grand nombre des théologiens chrétiens de son temps: «Plus que la plupart des théologiens, ses contemporaines, qu'on décore de ce beau titre, il mériterait d'être considéré comme un saint»¹. Pour rééquilibrer les choses en faveur des Cappadociens, quelques pages plus loin l'auteur ajoute: «Ce qui fait la grandeur de ces trois hommes, c'est l'effort qu'ils ont dépensé pour absorber dans le christianisme les legs de la philosophie païenne. Leur sincérité et leur culture font un singulier contraste avec le parti pris et l'ignorance d'un saint Augustin. Ils étaient comme déchirés par le conflit entre la culture antique et la religion, qui se livrait, d'une manière poignante, dans leur esprit». Pour limiter de nouveau l'effet de cette louange à l'adresse de Basile, le même auteur affirme que celui-ci «intervint aussi d'une activité intrigante et arrogante auprès des autorités laïques, sans se laisser intimider même par <le préfet du prétoire> Modestus»². La

¹ A. Piganiol, *L'Empire chrétien (325–395)*, Paris, PUF, 1972, p. 162.

² *Ibidem*, p. 183. Il faut faire ici justice à Piganiol, car dans le même sens s'inscrivent aussi les traducteurs et les éditeurs de Basile, qui ont remarqué que celui-ci «a déjà donné plusieurs preuves de

postérité byzantine a imaginé des relations importantes que Basile aurait entretenues avec l'empereur Julien, et on y trouve quelques lettres apocryphes dans sa Correspondance. Son activité prodigieuse dans les milieux chrétiens de son temps ne pouvait point oublier le paganisme encore puissant à l'époque.

*

Toujours aux prises avec les Ariens, surtout après avoir accédé au siège épiscopal de Césarée, promotion qui a marqué la dernière décennie de sa vie, Basile a pratiqué toutes les vertus chrétiennes, tout en transmettant au monde futur de Byzance les legs du savoir encyclopédique. Dans le Panégyrique rédigé à sa mémoire, son bon ami Grégoire de Nazianze ou le Théologien (~329 - ~389) fait l'éloge de son savoir universel, de l'excellence de ses connaissances dans tous les domaines, «tandis que d'autres réussissent à peine de maîtriser une seule science»³, ainsi que de sa capacité de pratiquer toutes les vertus, tandis que d'habitude, «pour nous, vertueux s'appelle celui qui exerce un grand nombre des vertus, ou qui s'adonne à la pratique d'une seule vertu, mais dans le plus haut degré»⁴. On s'aperçoit que l'idée d'étroite spécialisation n'était étrange pas du tout dans l'esprit des Chrétiens à la fin de l'Antiquité, qui l'a légué au monde médiéval aussi. Mais l'encyclopédisme a eu gain de cause à Byzance, ainsi que dans le monde orthodoxe post-byzantin. De cette façon, l'œuvre et la personnalité de St. Basile s'avère féconde et de longue durée, bien qu'il ne soit pas l'unique, ni le seul qui doit avoir une mention spéciale à ce propos. Ses écrits ont largement débordé le domaine de la théologie, en gardant un intérêt particulier pour d'autres disciplines, ainsi que pour l'étude du passé.

Ses relations avec Eusèbe de Samosate, «peut-être l'homme que l'archevêque de Césarée aimait le plus», ou son «meilleur ami», aux dires d'Yves Courtonne⁵, témoignent d'une énergie infatigable de la part de son «bras qui travaille» toujours. Grâce à ces relations spéciales, il nous reste à la disposition une vingtaine de lettres, qui auraient mérité une attention spéciale à ce propos. Les premières deux lettres que Basile a adressées à Eusèbe ont été rédigées avant sa montée à l'épiscopat. Il s'agit des lettres no. 27 et 30, datées par Yves Courtonne dans les années 368 et 369. Dans la deuxième de ces lettres, Basile se plaint de la perte de la seule consolation qu'il avait eue dans sa vie (*hên monên eichon tou biou paramythian tên mêteran*): il s'agissait de la mort de sa mère Emmélie, qui aurait donc quitté cette vie dans la 40^e année de vie de Basile. Si la datation de cette lettre est exacte,

cette dignité de caractère, souvent accompagnée d'une fierté hautaine» (Yv. Courtonne, *op. cit. Infra*, n. 7, tome II, p. 191, n. 1). Sur la personnalité et le curriculum vitae de Modestus, v. A.H.M. Jones, J.R. Martindale, J. Morris, *The Prosopography of the Later Roman Empire* (= PLRE), I (A.D. 260–395), Cambridge University Press, 1971, p. 605–608, s.v. Domitius Modestus 2.

³ Sf. Grigore Teologul, *Cuvânt...Panegiric (Cuvânt de laudă) la Sfântul Vasile cel Mare*, București, EIBMO, 2009, cap. 23, p. 93.

⁴ *Ibidem*.

⁵ Saint Basile, *Lettres* (v. *Infra*, n. 7), II, Paris, 1961, p. 117, n. 1, et p. 148, n. 1.

les opinions qui soutiennent la mort d'Emmélie en 371 doivent être modifiées⁶. Ce détail invite la recherche actuelle à une analyse spéciale des lettres adressées par Basile à son compagnon d'idées.

Dans cette série, la lettre 268 est presque la dernière. Eusèbe se trouvait en exil, mais Basile se faisait de grands souci pour que les ouailles d'Eusèbe, restées sans pasteur, gardent une fidélité inébranlable à la foi nicéenne. Dans ce but, certaines de ses lettres s'adressaient au clergé ou aux autorités civiles de Samosate. Mais pour le moment, nous nous arrêterons sur les données mises à notre disposition par la lettre susmentionnée. Écrite en 378, elle est précédée d'une série de lettres qui témoignent de l'exil d'Eusèbe dans une région assez lointaine, en commençant avec l'année 374, quand l'empereur Valens a envoyé en exil bon nombre d'évêques orthodoxes. On sait, par exemple, que l'évêque d'Edesse a été envoyé en Égypte⁷. Quant à Eusèbe de Samosate, vue l'absence des données plus précises en ce sens, nous sommes obligés d'entreprendre une analyse plus poussée des lettres que lui a envoyées alors son bon ami Basile. Nous pouvons commencer par la lettre 198, écrite en 375, où Basile se plaint des difficultés de communication entre eux : de la part d'Eusèbe, il avait reçu une lettre transmise par les *offikialioi*, les fonctionnaires envoyés en missions, et s'excuse de n'avoir pas écrit beaucoup, «parce que nous n'avons pas trouvé des gens pour aller chez vous». En plus, «sache que l'hiver chez nous a été si rigoureux, que tous les chemins ont été si impraticables jusque dans les jours des Pâques, et que nous n'avions personne qui eût le courage d'affronter les difficultés du voyage. Et, en effet, si notre clergé semble, d'une certaine façon, être important par le nombre des hommes qui le composent, ces hommes ne sont pas préparés aux voyages, parce qu'ils ne font pas du commerce, qu'ils ne séjournent pas volontiers hors de leur pays, et que la plupart exercent les métiers sédentaires, d'où ils tirent leur subsistance de chaque jour»⁸. L'auteur se réfère donc à la nécessité de pouvoir disposer des gens qui ont l'expérience des voyages. Ça voulait dire que son interlocuteur se trouvait dans un exil assez lointain de leur «patrie», qui était soit la Cappadoce pour Basile, soit la Commagène pour Eusèbe, fait qui ressort assez souvent de l'entière correspondance de Basile. La même lettre nous apporte aussi la précision que certaines de ses lettres étaient transmises à l'exilé Eusèbe par l'intermédiaire de Léonce (Leontios), répartiteur des impôts à Nicée, appelé *exisôtês*⁹, probablement *anagrapheus*, fonctionnaire du fisc qui deviendra *apographeus* à Byzance, durant la dernière période surtout. Ce fait voudrait dire que le lieu d'exil d'Eusèbe passait par Nicée, ville située assez proche de la partie européenne de l'Empire.

⁶ Paul Jonathan Fedwick, *The Church and the Charisma of Leadership in Basil of Caesarea*, Toronto, Pontifical Institute of Mediaeval Studies, 1979, qui admet la datation de la lettre en 369, mais aussi la mort d'Emmélie en 371.

⁷ Saint Basile, *Lettres*, Texte établi et traduit par Yves Courtonne, II, Paris, Société d'Édition «Les Belles Lettres», 1961, p. 152.

⁸ *Ibidem*, p. 153. Cette citation, de même que les suivantes, sont dues à la traduction d'Yves Courtonne.

⁹ *Ibidem*, p. 153, r. 8.

Tout en se considérant responsable de l'Église de Samosate pendant l'absence de son ami, Basile écrivait dans la même année (375) au clergé de cette ville, pour l'exhorter de rester fidèle à la foi de Nicée, et aux instructions transmises de son exil par leur évêque dans ses lettres. «Qu'il y ait donc entre vous une bonne rivalité, et luttiez à qui sera le premier jugé digne d'être appelé fils de Dieu, en se procurant cette dignité par son travail de pacification. D'ailleurs l'évêque très aimé de Dieu (*theophilestatos*, épithète que le monde byzantin et post-byzantin a réservé pour toujours aux évêques) vous a écrit les choses qui convenaient, et il écrit de nouveau ce qu'il lui appartient d'écrire»¹⁰.

La lettre suivante en ordre chronologique, no. 237, que St. Basile a adressé à Eusèbe, qui se trouvait toujours en exile depuis deux années, date de 376. Pour notre sujet, elle est particulièrement importante, car elle nous rapproche encore plus du lieu, ou au moins de la région de l'exile d'Eusèbe. «J'ai écrit à ta piété une lettre qui devait t'être remise par le vicaire de la Thrace (*bikarios tês Thrakês*); j'ai écrit aussi d'autres lettres que devait te remettre un certain préposé aux trésors de Philippopolis (*dia tinos praispositou tôn kata Philippoupolin thêsaurôn*), qui se rendait de notre pays en Thrace: je l'ai prié de prendre ces lettres à son départ. Mais le vicaire n'a pas pu se charger de notre lettre. Pendant que nous parcourions notre diocèse, cet homme, arrivé le soir dans la ville, se remit en route de grand matin, si bien que les intendants de l'église ignorèrent sa venue, et qu'ainsi la lettre resta chez nous. Quant au préposé, forcé peut-être par quelque circonstance indépendante de sa volonté, il partit sans avoir pris les lettres et sans nous avoir vus. Il était impossible de trouver un autre porteur: aussi sommes-nous resté désolé, parce que nous ne pouvions ni écrire ni recevoir des lettres de ta piété»¹¹. Basile porte puis à la connaissance de son ami les difficultés et les malheurs causés par le vicaire Démosthène, qui a ordonné même l'arrestation de son frère, Grégoire de Nysse.

De grande valeur pour notre sujet, cette lettre que nous venons de citer (no. 237), donne de renseignements précis sur le lieu d'exil d'Eusèbe de Samosate. Ce lieu se trouvait donc dans la partie européenne de l'Empire. Il s'agit de la Péninsule Balkanique, mais il est difficile de préciser quelle région pourrait être prise en considération ici : celle situé au Sud de la chaîne montagneuse des Balkans, celle qui se trouve entre cette chaîne des Montagnes de l'Haemus et le Danube, ou même au Nord du Danube, région lointaine et abandonnée au pouvoir des Barbares par les autorités de l'Empire Romain, qui se souvenaient toutefois de sa valeur pour la défense de l'Empire et même pour la propagation du Christianisme parmi les Barbares ici établis: il suffit d'y évoquer les lettres 164 et 165 du grand recueil épistolaire de St. Basile, lettres vivement débattues et bien connues chez nous. Il n'est pas sans intérêt de remarquer que ces deux lettres sont directement suivies par deux autres lettres, attribuées à St. Grégoire de Nazianze, qui représentent les premiers témoignages sur l'exil d'Eusèbe, dont la destination finale se plaçait dans la Péninsule Balkanique. L'histoire ecclésiastique prouve que ces vastes contrées,

¹⁰ *Ibidem*, III, Paris, 1966, lettre 219, p. 2, l. 5–10.

¹¹ *Ibidem*, lettre 237, p. 55–56, l. 1–15.

celles du Nord du Danube y compris, n'étaient point évitées par les autorités impériales, en tant que lieu d'exil pour les indésirables. En ce qui concerne le Nord du Danube, l'épisode concernant Audios et ses adeptes, originaires eux-aussi de Mésopotamie, en est une preuve des plus éclatantes. La mention d'un préposé aux trésors de Philippopolis ne désigne point du tout une destination finale du voyage, ou que celui-ci remettait la lettre de Basile directement à Eusèbe, car dans la lettre 198, à laquelle nous avons fait référence auparavant, l'auteur affirme carrément que ces lettres «passent par beaucoup de mains» (*pollas diabainousi cheiras hai epistolai*)¹². Toutefois, nous sommes enclins d'admettre que la place où Eusèbe a expié son exil se trouvait au Sud du Danube, sur le territoire de l'Empire.

Nous arrivons maintenant à la lettre 268, annoncée par le titre de cette communication, et adressée en 378 à Eusèbe, qui se trouvait toujours en exil (*Eusebiô en exoria onti*, comme le dit son titre). Elle est assez courte, et son témoignage s'avère d'autant plus précieux. Basile compare son destinataire, qu'il traite déjà en saint, protégé par Dieu en exil comme Jonas au ventre d'un cétacé. «Le Seigneur a gardé ta piété saine et sauve, alors que la guerre, à ce que j'entends dire, vous entourait de toutes parts»¹³. Il s'agit de la guerre avec les Wisigothes, dont le dénouement, fatal pour l'empereur Valens, lors de la bataille d'Andrinople (9 août 378), a marqué la fin des persécutions déclenchées contre les adeptes de la foi nicéenne. Arraché si vite de la vie, l'attente de la mort constituant un thème permanente dans sa Correspondance, Basile n'a pas pu se réjouir longtemps de ce triomphe de l'orthodoxie. Eusèbe est revenu de son exil européen, mais nous ne savons presque rien sur ses relations avec Basile durant cette courte période¹⁴.

Nous remarquons, à travers cette lettre, l'espérance de Basile dans le retour prochain de son ami dans sa «patrie». «Que le Dieu puissant conserve à l'avenir un si désiré retour comme leur propre salut». Ça signifiait l'espérance que Dieu gardera Eusèbe en vie jusqu'à son retour dans sa patrie, faveur attendue par toutes ses ouailles, qui dans ce but dressent leurs prières jour et nuit.

Pour le moment, Basile veut recevoir des nouvelles plus récentes sur la situation existante dans la région de l'exil d'Eusèbe, car «nous entendons dire que dans cet intervalle il est arrivé là-bas de plus grands et de plus terribles malheurs». Un comprêtre appelé Paul était parti de Cappadoce pour les régions où Eusèbe se trouvait exilé. Basile explique pourquoi il ne lui avait remis aucune lettre pour Eusèbe. «Comme nous avons entendu dire que toutes les routes étaient remplies de **brigands et de déserteurs** (*panta lêstôn kai désertorôn peplêrôsthai ta tês hodou*), nous n'avons rien osé remettre dans les mains de ce frère, de peur d'être en partie cause même de sa mort. Si le Seigneur nous accorde un peu de tranquillité (nous entendons dire que l'armée va passer), nous nous empresserons d'envoyer quelqu'un

¹² *Ibidem*, II, lettre 198 (écrite en 375), p. 153, l. 12.

¹³ *Ibidem*, III, lettre 268 (écrite en 378), p. 138, r. 6–8 (*tên sên theosebeian pantachothern hymin, hôs akouô, tou polemou perichythentos sôon diephylaxe*).

¹⁴ Une dernière lettre de recommandation du prêtre Cyriacos (Cyriaque), envoyée par Basile à Eusèbe, considérée par Courtonne comme "écrite dans les dernières années de S. Basile" (*Ibidem*, III, p. 142, note à la lettre 271), ne nous semble point datable durant les derniers mois de vie de Basile.

des nôtres, pour vous visiter et pour nous raconter en détail tout ce qui se passe chez vous»¹⁵. Fin de citation et de la lettre en même temps. Tout en sentant les malheurs de la partie européenne, Basile semble ému par une sorte de prémonition concernant la disparition de Valens de la scène politique et religieuse. Dans ce contexte, il nous a laissé un des plus précieux et des plus anciens témoignages sur l'histoire tourmentée de la romanité balkanique de l'époque: le latinisme *desertores*, connu et propagé même en Cappadoce, territoire d'incontestable prééminence hellénique, nous semble encore plus important que les *rhephougoi* mentionnés par le Traité d'art militaire de Maurice, rédigé dans la première partie du VII^e siècle, donc deux siècles et demi plus tard.

*

Le phénomène de ces déserteurs, fuyards, réfugiés est un grand chapitre de l'histoire byzantine. On peut suivre ses traces jusqu'aux XII^e-XIII^e siècles. Au-delà du contenu de ces termes, les latinismes rencontrés comme «termini technici» dans les textes grecs mettent en évidence une population qui parle le latin, ou un idiome néo-latin, soumise à une pression permanente des vagues migrants. Dès la première moitié du IV^e siècle, Eusèbe de Césarée portait sur les empereurs païens de graves accusations au sujet des sanglantes persécutions déclenchées contre les chrétiens, qui avaient contraint ces-derniers de chercher refuge dans les contrées barbares: «Mais que pourrais-je dire encore [...] car même les barbares, qui ont abrité alors nos fuyards, tout en leur accordant une si douce captivité, peuvent s'enorgueillir d'avoir assuré à ceux-ci non seulement la délivrance du terrible péril de la mort qui les menaçait d'une façon inévitable, mais aussi le libre exercice de leur foi <chrétienne>. Pour les Romains, la chasse des chrétiens engagée alors partout dans le monde romain, et leur fuite chez les barbares demeure comme une tache qu'on ne peut pas effacer ni même de nos jours»¹⁶.

Le dépouillement attentif des sources concernant cette période atteste deux motivations capitales du phénomène des fuyards dans la société du Bas Empire Romain: la pression «barbare» et les grandes migrations qui menaçaient alors de prendre leurs dimensions vraiment redoutables, ainsi que les persécutions mises en branle contre le christianisme jusqu'au commencement du IV^e siècle. Le fragment d'Eusèbe cité ci-dessus confirme ces deux causes, et on serait en mesure d'ajouter bon nombre de témoignages en faveur de cette opinion. L'œuvre de Basile le Grand pourrait à elle-seule nous offrir une information abondante au sujet des fuyards ou des déserteurs. Mais elle ne ferait qu'amorcer les dizaines, mais plutôt les centaines des exemples qu'on pourrait ramasser à travers toutes les sources byzantines

¹⁵ *Ibidem*, III, lettre 268, p. 138, l. 23–30. On trouve la traduction roumaine de la correspondance de Basile le Grand dans Sfântul Vasile cel Mare, *Epistole*, Traduction du grec, Introduction et Notes par le Père Teodor Bodogae, Édition revue par Tudor Teoteoi (= Coll. «Părinți și Scriitori Bisericești», Nouvelle Série, 3), Bucarest, Éd. Basilica, 2010, lettre no. 268, p. 439–440, ici p. 440.

¹⁶ Eusèbe de Césarée, *Viața lui Constantin cel Mare* (Vie de Constantin le Grand), Bucarest, 1991 (= Coll. „Părinți și Scriitori Bisericești”, 14), II, 53, p. 113.

au sujet de ces *automoloi*, *apophygoi*, *drapetai*, *kataphygontes*, *phygades*, *planetai*, ou *prospphygoi*. Les sources latines confirment une situation semblable dans la partie occidentale de l'empire, mais seulement pour la première période des vagues migrants. Une fois finie cette période, les sociétés des royaumes «barbares» de cette Europe de l'Ouest ont amorcé leur œuvre de création dans un monde assis, très rarement troublé par certains envahisseurs tardifs. Après que Paul Orosius, dans ses *Historiae adversus paganos* observât de l'Espagne qu'il y avait des Romains «qui préfèrent vivre en pauvreté au milieu des Barbares, que de soutenir parmi les Romains le fardeau des impôts» ou des obligations de toute sorte, le prêtre Salvien de Marseille, mais originaire de Trier (Augusta Treverorum), soulignait que tous les Romains tombés aux pouvoirs des barbares n'avaient pas d'autre désir que celui de ne jamais revenir au gouvernement romain. Le menu peuple romain soumis aux Barbares donnait de façon unanime expression à son désir de vivre parmi les Barbares «... et c'est ainsi que nos frères ne veulent point du tout revenir chez nous, mais bien au contraire, ils nous quittent de leur bon gré, car l'injustice romaine les a porté en état de ne se sentir ou de ne se comporter plus comme des Romains»¹⁷.

C'est ainsi qu'un déserteur de l'armée romaine, Scutarius, transfuge au camp des Alamans a offert à ces derniers des précieuses informations sur le nombre et la situation des forces romaines, détail qu'Ammien met en liaison avec la victoire d'Argentoratus (Strasbourg d'aujourd'hui), remporté par le César Julien, le futur empereur apostat¹⁸.

Au siècle suivant, les chefs des Huns manifestaient leur vive préoccupation au sujet des fuyards romains se trouvant dans les territoires qu'ils avaient arrachés à l'empire, ou fuyant de ces territoires dans l'Empire Romain. Ils préparaient même une expédition contre certains peuples situés au Nord du Danube, «car de façon permanente ils *se sont enfuis* sur la rive droite du Danube, en se mettant à la disposition de l'armée romaine»¹⁹. Mais la direction contraire est le plus souvent documentée par les sources. Envoyé en mission diplomatique à la cour d'Attila, située dans le Banat actuel, Priskos de Panion a laissé un témoignage direct sur l'attitude d'un marchand grec de Viminacium (aujourd'hui Kostolac, en Serbie), fait prisonnier par les Huns et amené à la cour de leur roi. Interrogé par Priskos sur ses projets de l'avenir, il exprimait à haute voix le refus de revenir dans sa ville natale, vues les nombreuses obligations et les difficultés de toute sorte qui pesaient sur la vie quotidienne dans l'empire, mises en opposition avec la vie simple, libre

¹⁷ Boethius și Salvianus, *Scieri* (Boèce et Salvien, *Écrits*), Traduction de David Popescu, Bucarest, EIBMBOR, 1992 (= Coll. PSB, 72), V, V, 23, p. 264.

¹⁸ Ammianus Marcellinus, *Istorie Romană*, XVI, 12, 1–2, Traduction de David Popescu, Bucarest, Éd. Scientifique et Encyclopédique, 1982, p. 130–131.

¹⁹ L'affirmation sort de la plume de Jordanes, dans l'édition de MGH, *Scriptores*, V, p. 90 (cf. Gy. Moravcsik, *Byzantinoturcica*, II, première édition, Budapest, 1943, p. 71, 92, 130, 268). Plus proche de ces événements, Priskos de Panion parlait des mêmes intentions du roi des Huns Rua, qui a envoyé chez les Romains une délégation à dessein de leur exiger le retour de tous les fuyards venus de l'autre côté du Danube (cf. FHDR, II, 1970, p. 246/247).

et sans obligations, qu'il pouvait mener parmi les barbares²⁰. Cette affirmation est clairement confirmée par d'autres sources grecques de l'époque. Aux dires de l'«Histoire secrète» attribuée à Procope de Césarée, à la suite des mesures impopulaires adoptées par Justinien I^{er}, «des foules considérables des gens *fuyaient* sans cesse chez les Barbares ou chez les Romains qui habitaient les plus lointaines contrées de l'empire; et on pouvait voir à la campagne et dans chaque ville une foule innombrable des fuyards. Pour trouver une cachette, chacun abandonnait volontiers la terre des ancêtres et *s'enfuyait* dans un pays étranger, car il paraissait que son lieu d'origine aurait été occupé par les ennemis»²¹. Le fait que ces fuyards sont désignés comme «xenoï» dans ce texte grec nous semble hautement important, car dans les documents agraires byzantins les *xenoï* ou *proskathêmenoï* seront plus tard une catégorie à part de la paysannerie, celle des «inconnus du fisc». Leurs origines lointaines remontent à cette ancienne époque.

Rédigées dans la première moitié du VII^e siècle, deux autres sources nous offrent des informations révélatrices sur notre sujet. Le Traité d'art militaire (*Stratêgikon*) de Maurice (Maurikios) se réfère aussi aux campagnes militaires ayant comme objectif d'arrêter les invasions «barbares», celles menées «contre les Slaves, les Antes et d'autre peuples semblables» y compris, campagnes qui se déroulaient dans la Péninsule Balkanique, au Nord et au Sud du Danube, vaste région habitée par la romanité orientale. Les conseils donnés par l'auteur aux commandants de l'armée romano-byzantine gardent une valeur anthologique. Ils prouvent qu'un nombre considérable, en tout cas la majorité écrasante de ces fuyards appartenait à cette romanité, de confession chrétienne, car la notion dont l'auteur se sert pour les désigner, celle de «refugiés», reproduite par le latinisme *rhephougioi* et traduite tout de suite par «prospygoi», afin que le lecteur grec de l'ouvrage comprenne de quoi il s'agit, joue le même rôle que les *désertores* de la lettre 268 de Basile le Grand, ces-derniers ayant gagné la qualité de réfugiés après leur désertion de l'armée, le terme grec que Basile utilise pour les soldats déserteurs étant celui de *lipotaktai*. Il a écrit même la Vie du saint militaire Gordios, originaire lui-aussi de Césarée de Cappadoce et martyr de la persécution de Licinius (308–324). Ayant gagné un degré militaire supérieur à un centurion, la première attitude adoptée par Gordios, confronté à cette persécution, a consisté dans la désertion de l'armée. Tout en méprisant son haut commandement militaire, la gloire, richesse, parents, amis, serviteurs, plaisirs de la vie, bref, toutes les choses convoitées par les gens, «il a jeté la ceinture militaire et *s'est enfui* au-delà de la frontière, au fonds des déserts pas encore traversés par les êtres humains, tout en comptant la vie à côté des bêtes sauvages plus digne que d'avoir quelque liaison avec les adorateurs des idoles»²².

²⁰ Priscus Panites dans *Excerpta de legationibus*, éd. par C. de Boor, Berlin, 1903, p. 135–136, fragment reproduit dans FHDR, II, Bucarest, 1970, p. 264–267.

²¹ Procope de Césarée, *Istoria secretă*, 11, 38–41, éditée et traduite par H. Mihăescu, Bucarest, 1972, p. 104–107.

²² Sfântul Vasile cel Mare, *Omiliile și cuvântări* (Homélies et Discours), Traduction et Introduction de D. Fecioru, ... II^e édition (= Coll. PSB, 1), Bucarest, Éd. Basilica, 2009, p. 274.

Tout en revenant maintenant de Basile le Grand à Maurice, ce-dernier met en garde de façon bien sérieuse le commandant romano-byzantin en ce qui concerne l'attitude à adopter envers les «rhephougoi» de la partie européenne de l'empire: «Des soi-disant *rhephougoi*, c'est-à-dire réfugiés, envoyés pour nous montrer les routes, il faut se méfier toujours; en dépit de leur qualité romaine, le temps passé et les épreuves de la vie ont bien changé leurs mœurs et leurs habitudes, en les faisant d'oublier les leurs, <les Romaines>, et de manifester plus de bienveillance envers les ennemi <des Romaines, devenus déjà Rhomées alors>. Il faut récompenser ceux qui nous sont bienveillants <et qui nous rendent service>, mais punir en égale mesure ceux qui nous causent du mal»²³. La duplicité de leur condition de vie, ainsi que de leur attitude, assez souvent plus favorable aux migrants «barbares», était déjà connue aux autorités impériales de Byzance au VII^e siècle.

Cette duplicité se gardera tout au long de l'histoire byzantine, car les sources narratives mentionnent ces fuyards ou déserteurs jusqu'à l'époque des Paléologues, dont les documents agraires se réfèrent assez souvent aux «xenoï» ou «proskathemenoi», mais ce serait une grande erreur celle de réduire cette catégorie sociale à n'importe quelle réalité ethnique. Pas moins grande serait aussi l'erreur de traiter tous les fuyards rencontrés dans les sources byzantines comme représentants de la romanité orientale. Cette appartenance doit être prouvée en se servant des détails de chaque mention à part, ainsi que des connexions qu'on pourrait faire entre les différentes mentions.

Vu le manque d'espace, nous nous voyons obligés de limiter les dimensions du sujet à une courte analyse de deux épisodes qui mettent en évidence la duplicité de l'attitude adoptée par ces fuyards: une fois à côté de l'empire, la deuxième fois alliés des adversaires de celui-ci. La première hypostase est racontée par Théophylacte Simocatte, qui raconte un événement de la guerre menée par les Byzantins contre les Slaves au Nord du Danube, vers la fin du VI^e siècle. «Parmi les barbares se trouvait un Gépide qui avait embrassé naguère la religion chrétienne. Il est passé dans le camp des Romains et leur a montré avec le doigt la voie à suivre contre les ennemis. Devenus maîtres des clisures, les Romains ont vaincu les barbares»²⁴. La présence de l'indigène «gépide» dans le camp romain a assuré une série entière des succès, parmi lesquels s'inscrivait la capture du chef slave Mousokios. Un détail significatif concerne le signal d'attaque qu'il a donné une fois aux Romains par l'intermédiaire des «chants des Avars»²⁵. Il connaissait donc assez bien et il s'était approprié certaines habitudes et éléments du style de vie des différents peuples

²³ Mauriciu, *Strategikon*, XI, 4, 31, l'éd. De FHDR, II, p. 560, l. 22–26.

²⁴ Teofilact Simocata, *Istorie bizantină. Domnia împăratului Mauricius (582–602)*, Traduction par H. Mihăescu, Bucarest, 1985, VI, 8, 12–13, p. 129.

²⁵ *Ibidem*, VI, 9, 10, p. 130. Le «Strategikon» de Maurice parle aussi d'un «modèle avar» d'armement, syntagme derrière lequel on peut comprendre l'usage de la selle des chevaux, apporté en Europe par les Avars (G. Kardaras, *To «schēma tōn Avarōn» sto Stratēgikon tou Maurikiou. Mia kritikē prosengisē*, dans la revue grecque „Vyzantinos Domos”, 16, 2007–2008, p. 151–166).

«barbares» passés par ce territoire nord-danubien; dans le langage des textes byzantins, il était donc un «mixobarbare»²⁶. Derrière ces «mixobarbares» peuvent se cacher assez souvent des représentants des autochtones romanisés tombés au pouvoir des «barbares», connaisseurs de la langue «scythe» de ceux-ci, de leurs mœurs etc.

Le même épisode a été repris par Théophane le Confesseur deux siècles plus tard, qui sous une forme abrégée se réfère à un «homme Gépide de confession chrétienne», qui «déserte chez les Rhomées (*automolei pros Rhômaious*)»²⁷, tout en leurs indiquant la route à suivre, en tant qu'indigène et connaisseur de ces lieux qu'il était. Bien sûr, les Gépides étaient chrétiens eux-aussi, et d'autant plus à cette époque. Mais les territoires qu'ils habitaient se trouvaient en Transylvanie et dans le Banat, et pas dans la Plaine Roumaine. Puis, après 568, leur domination sur cet espace s'est considérablement affaiblie. Le chroniqueur Théophane a pris cette information de Théophylacte qui, originaire de l'Égypte, connaissait de façon assez sommaire et imparfaite une région si lointaine de lui, qu'il savait au pouvoir des Gépides, et convoité par d'autres migrants, tels que les Slaves et les Avars. Chaque habitant de ce territoire était donc pour lui un Gépide, comme le nôtre, que nous sommes en plein droit de le considérer un autochtone romanisé.

Après les Gépides, les Avars ont dominé l'espace balkano-carpatique et une région plus vaste encore de l'Europe Centrale, jusqu'à la fin du VIII^e siècle. C'est ainsi que les sources parlent non seulement de ce Gépide fuyard, mais aussi des Avars fuyards. Au cours des opérations militaires continues qui avaient lieu entre les Byzantins et les Avars (ou Slavo-Avars) dans les régions du littoral de la Mer Noire qui s'étendaient d'Anchialos à Tomis, assez près de Tomis s'est produit un grand carnage parmi les Barbares: il paraissait que les vagues de la mer les auraient englouti. Le khan a réussi de se sauver par miracle, en se réfugiant dans une île, «où le barbare a pu s'abriter; et la nouvelle colportée par les *Avars fuyards*, selon laquelle le khan aurait resté pendant cinq jours isolé des siens, s'est avérée authentique et réelle»²⁸. Qui pouvaient être ces «Avars fuyards», ayant circulation et jouissant d'égale confiance dans les deux camps? Leur qualité des fuyards les lie étroitement au Gépide fuyard, aux déserteurs de Basile le Grand, et aux réfugiés «Rhomées» de Maurice.

Continuateurs de tous ces réfugiés seront les soi-disant *transfuges des Bulgares*, ou *fuyards de Bulgarie*, qui feront plusieurs apparitions dans les sources concernant les relations byzantino-bulgares durant les siècles à venir, en commençant avec les VIII^e et IX^e siècles. Même après la disparition du Premier Tsar bulgare, ces transfuges sont toujours présents dans plusieurs épisodes de la confrontation entre Byzance et les nouvelles vagues migrants péchénegomans, ainsi que dans le conflit renouvelé entre Byzance et les révoltés vlacobulgares des Asénides, après l'automne de l'année 1185.

²⁶ N.Ş. Tanaşoca, *Les Mixobarbares et les formations politiques paristriennes du XI^e siècle*, RRH, 12, 1973, I, p. 61–82.

²⁷ Theophanes Confessor, *Chronographia*, éd. Carolus de Boor, Leipzig, 1883, I, A.M.C. 6085 (= A.D. 593, car cet auteur utilise l'ère alexandrine), p. 271, l. 7 et suiv. (= FHDR, II, p. 606, l. 1).

²⁸ Teofilact Simocata, *éd. cit.*, II, 10, 8, 13, p. 48.

On doit retenir, d'autre part, que parmi les explications données par l'historiographie aux «Berladniks» et «Brodniks» des XII^e-XIII^e siècles, mais qui vivaient au Nord du Danube, figure aussi la signification de «fuyards, transfuges», détail qui plaide de façon indubitable en faveur du caractère roumain de ceux-ci.

Un épisode de grande valeur pour ce sujet nous offre l'exemple d'un fuyard («Bulgare» chez Acropolite, tandis que Choniates parle seulement des «Vlaques» dans ce même contexte) adversaire aux Byzantins, mais qui, tout en feignant d'être leurs ami, a réussi de mettre l'armée de ceux-ci sur une fausse route dans un défilé de la chaîne montagneuse de l'Haemus, pour l'introduire ainsi dans une embuche, où elle a été décimée par les Vlaco-Bulgares grimpés sur les hauteurs et les cimes environnantes. Cette position leurs a assuré une brillante victoire. La description que Nicéas Choniates et Georges Acropolite ont donnée à cette lutte²⁹, avec la défaite de l'armée byzantine et le péril mortel pour l'empereur byzantin, est d'une singulière ressemblance avec celle de la bataille de Posada (1330) par la Chronique Peinte de Vienne³⁰.

Nous avons fait ce rapprochement dans une étude publiée plus de deux décennies auparavant, où nous avons fait la remarque que «la description de la bataille de Posada (1330) dans les chroniques concernant l'histoire hongroise est d'une singulière ressemblance avec la narration de cette lutte <il s'agit de l'épisode qui s'est produit dans les Montagnes de l'Haemus aux débuts de la révolte des Asénides, raconté ci-dessus> par les auteurs byzantins»³¹. Nous sommes maintenant en mesure d'ajouter une nouvelle preuve en ce sens : il y a seulement quelques années, Andrei Pippidi a mis en valeur un fragment de la Chronique allemande de Heinrich von Mûgeln, rédigé en «ostmitteldeutsch» dans la seconde moitié du XIV^e siècle. Parmi les détails du fragment publié par A. Pippidi – qui nous ont retenu l'attention il y a l'épisode concernant le guide mis par le voïvode Basarab I^{er} à la disposition du roi Charles Robert d'Anjou pour montrer à cet dernier la voie à suivre avec son armée pour traverser les montagnes situées au nord de la Valachie et arriver en Transylvanie en toute sûreté. De même que le «Bulgare en guise de fuyard» de l'histoire byzantine d'Acropolite, le guide («gelaytman»³², c'est-à-dire «Geleitsmann» dans l'allemand actuel) de Basarab a introduit le roi Charles Robert avec son armée dans une terrible embuche au passage

²⁹ Nicetae Choniatae, *Historia*, éd. I. A. van Dieten, p. 428, 65–429,72 (= FHDR, III, p. 268/269); pour G. Acropolite, v. FHDR, III, p. 399 (= G. Acropolitae, *Opera*, éd. A. Heisenberg, I, Leipzig, 1903, p. 29); la dernière traduction du texte, due à Ruth Macrides, George Acropolites, *The History*, Oxford University Press, 2007, chap. 11, p. 133, se réfère à “one of the Bulgarians, assuming the guise of a deserter”.

³⁰ Éd. G. Popa-Lisseanu, *Izvoarele istoriei Românilor*, XI (*Chronicon Pictum Vindobonense*), Bucarest, 1931, p. 234–235. Nous ne sommes pas en état de nous attarder sur ce sujet, que nous avons déjà amorcé deux décennies auparavant, dans le volume collectif *Răscoala și statul Asăneștilor*, Bucarest, Éd. Encyclopédique, 1988, p. 93 et suiv.

³¹ *Civilizația statului Asăneștilor între Roma și Bizanț* (La civilisation de l'État des Asénides entre Rome et Byzance), dans le volume collectif *Răscoala și statul Asăneștilor*, publié sous les soins de E. Stănescu, Bucarest, Éd. Encyclopédique, 1988, p. 70–100, ici p. 93.

³² A. Pippidi, *La originele Țării Românești* (Aux origines de la Valachie), «Revista istorică», 19, 2008, 1–2, p. 7–20, ici p. 18.

du défilé d'une station de douane ou «possade», où le souverain angevin a subi la même expérience que l'empereur byzantin Isaac II Ange dans les Balkans.

*

Les sources byzantines nous offrent de nombreux exemples de ces «déserteurs, fuyards, réfugiés», tant dans la partie asiatique, mais plus souvent dans celle européenne de l'Empire byzantin. Bien sûr, nos propos portent sur cette dernière partie, plus précisément sur la Péninsule Balkanique, où les latinismes de *désertores* et *rhephougoi*, rencontrés dans les sources grecques, témoignent sans aucun doute, du caractère ethnique de la population qui donnait l'écrasante majorité de ces déserteurs, fuyards ou transfuges. Dans les circonstances de la migration slavo-avare, quand ces migrants ont déferlé toutes les régions et les coins les plus éloignés de la Péninsule Balkanique, «les foules romaines ont commencé à s'enfuir de toutes leurs forces. C'est ainsi que les barbares ont occupé les places fortes situées dans les gorges des montagnes, que les Romains ont pris l'habitude de les nommer «clisures» dans *la langue de leurs ancêtres*»³³, ça veut dire le latin «clausurae».

Les mêmes foules romaines fuyardes, désignées tour à tour par les dénominations des migrants qui dominaient sous le plan politique l'espace de leur habitat nord- ou sud-danubien, font leur apparition dans les sources tantôt comme «Avares fuyards», tantôt comme «fuyards des Bulgares». Ce dernier syntagme fera carrière dans la littérature historique byzantine jusqu'au XIII^e siècle, quand les sources nous mettent assez souvent en face de cet ancien phénomène des déserteurs ou transfuges, à propos des relations byzantino-bulgares aussi. Ce même phénomène est bien présent dans les épisodes qui ont marqué la confrontation de l'État des Asénides avec Byzance, lié au rôle joué par les Vlaques dans la création et l'histoire de cet État. Il ne faut pas oublier, par ailleurs, que ces transfuges sont bien présents dans les confrontations que l'Empire byzantin avait connues avec d'autres migrants, tels que les Pétchénegues.

Lié à de tels fuyards ou transfuges, la notion de *desertores*, rencontrée dans l'épître no. 268 de Basile le Grand porte à notre connaissance une réalité intéressante et fondamentale pour l'histoire tourmentée de la romanité orientale durant le millénaire «obscur», du IV^e jusqu'au XIII^e siècle. Elle dévoile une marque ineffaçable de l'histoire des Roumains, une permanence de cette histoire, surtout à travers l'époque médiévale, valable en égale mesure pour le Sud, que pour le Nord du Danube.

La redécouverte de la romanité orientale et des Roumains durant le soi-disant millénaire «obscur» ne doit pas être limitée seulement aux mentions liées à la seule notion de «Vlaques». Il y a un grand nombre des hypostases qui les désignent,

³³ Teofilact Simocata, *éd. cit.*, VII, 14, 8, p. 149 (et aussi II, 12, 9, p. 50, où on affirme que „les Romains se cachaient dans les forêts de l'Haemus et permettaient aux envahisseurs ennemis de se répandre presque partout dans la Thrace”).

certaines bien archaïsantes, d'autres ayant trait aux conditions réelles d'une dure existence.

Hors de la valeur générale des mentions ayant trait à ces «déserteurs, fuyards, réfugiés, transfuges», si souvent présents dans les sources byzantines, il faut retenir et mettre de côté les situations où derrière ces mentions se cache la romanité orientale, qui dévoile un double visage envers l'Empire de Byzance: tantôt favorable, vue sa qualité romaine et chrétienne, tantôt hostile à celui-ci, en vertu d'une longue coexistence avec les différents peuples «barbares», qui lui ont imprimé des attitudes, comportements ou habitudes «mixobarbares», une sorte de mélange entre civilisation et barbarie.

Dépourvue des formations politiques capables de s'imposer dans le monde environnant, cette romanité passe assez souvent sous le chapeau des migrants qui ont dominé sur le plan politique l'espace géographique assez vaste de son existence. Quand ce chapeau n'existe ou ne suffit plus, son rôle est rempli par d'autres termes, certains bien archaïsants (tels que «Besses, Daces, Gètes, Massagètes, Scythes» etc.), d'autres faisant référence à ses conditions de vie souvent assez difficiles, en tant que «déserteurs, espions, mixobarbares, transfuges, voleurs». Bien sûr, il est loin de nous la tendance d'absolutiser les choses, mais nous nous croyons obligés de les prendre au sérieux surtout quand il s'agit d'une certaine continuité du même terme dans le temps et dans un même espace du Sud-est de l'Europe, et à plus forte raison lorsqu'il s'agit de la parution concomitante de deux (ou plusieurs) hypostases susmentionnées.